



L'ASSOCIATION POUR LA JUBILATION DES CINÉPHILES  
VOUS PROPOSE AU CINÉMARIVAUX À MÂCON :

vendredi 14 juin 2024 19h30  
mardi 18 juin 2024 20h

## **Los Delincuentes**

de Rodrigo Moreno

avec Daniel Elias, Esteban Bigliardi, Margarita Molino...

Argentine -27/03/2024 -V.O.S.T.- 3h10

---

### NOTE DE RODRIGO MORENO MAI 2023 (dossier de presse)

Choisir une vie meilleure : quitter la ville, son travail, voire sa famille, et s'installer à la campagne, au bord de l'océan ou à la montagne, pour s'abandonner au loisir et ne plus dépendre de quelque chose ou de quelqu'un. Des questions à la fois existentielles et pratiques rendent ce rêve difficile : comment gagner sa vie ? Comment vivre sans toutes les choses qu'on a déjà ? Quand poursuivre ce rêve ?

Le personnage principal de *Los Delincuentes* trouve la solution : dérober à la banque qui l'emploie l'équivalent de son salaire sur 25 ans. Il ne s'agit pas d'être millionnaire, il s'agit de pouvoir vivre sans travailler jusqu'au bout.

Comme c'est le cas dans les films de hold-up, la moralité du vol n'est pas le sujet. J'invoque la vieille maxime, attribuée à Brecht, selon laquelle fonder une banque est un crime bien plus grave que de la dévaliser.

En ce sens, le film adopte un point de vue anarchiste et ne s'attarde pas sur ces questions bourgeoises, mais considère plutôt l'idée que la vie moderne, telle qu'on l'entend, anéantit la possibilité que l'homme soit véritablement libre. C'est sur cette tension que se construit le rêve de Morán, qu'il finit par atteindre en acceptant d'être privé de sa liberté. Dans le film, il est dit que l'incarcération en prison pendant trois ans et demi est préférable à l'incarcération au travail pour le reste de votre vie.

Le travail, dans le système capitaliste, est tout parce qu'il est le seul moyen de produire du capital. La valeur symbolique de tout cela est représentée par l'argent, d'où la dépendance et la dévotion qu'il suscite. Notre vie est aujourd'hui régie par ces paramètres.

Les notions de repos et de loisir n'ont plus aujourd'hui la même valeur qu'autrefois. Plus encore dans nos pays pauvres de second rang, où émergent parfois des gouvernements progressistes. L'idéal de changer de posture vis-à-vis de l'argent, de la production, et donc du travail, occupe le devant de la scène, pourtant l'idée même de construire une vision plus humaniste, autour du plein exercice de la liberté, a été abandonnée.

Ces idées, qui peuvent sembler un peu ambitieuses dans un texte comme celui-ci, sont sous-jacentes dans *Los Delincuentes*, mais aussi dans tous mes précédents films : le contraste entre la routine quotidienne du travail comme facteur d'aliénation et la possibilité de s'en échapper ou de choisir l'errance comme moyen de découvrir de nouvelles formes de liberté.

Nous avons tous un travail, nous rêvons tous d'une vie meilleure et, à un certain point de nos vies, même si nous aimons notre travail ou notre métier, nous souhaitons cesser de travailler et être des gens libres, libérés du joug du travail. Ce film traite de ce rêve impossible, en tentant de le rapprocher du public comme l'une des nombreuses vies potentielles que nous choisissons tous de mener.

Les premiers plans de *Los Delincuentes* nous rassurent sur les trois heures qui vont suivre : ils retiennent immédiatement notre attention, c'est fait, nous sommes dans le film. La séquence nous montre un homme, la quarantaine gironde, en train de se préparer dans son appartement à peine éclairé par les premières lueurs du jour. Le type ne se presse pas. Ses gestes relèvent d'un rituel depuis longtemps installé, ils garantissent la ponctualité dont, on s'en doute, notre personnage fait preuve depuis des années à son travail.

Cette ouverture nous en rappelle une autre, quasi identique : celle qui ouvrait *El Custodio* (nldr : le formidable premier film du réalisateur). La référence est directe. Elle annonce la signature demeurée intacte de Rodrigo Moreno qui n'aime rien tant que d'observer, avec minutie, la lente progression du quotidien, les répétitions qui le rythment, l'inertie qui l'accompagne. Et ce, en s'attachant à des êtres insignifiants et effacés dont la vie l'est tout autant.

C'est le cas de notre homme, célibataire, employé de banque, que semble seulement caractériser son prénom, Moran (Daniel Elias). Il n'attend rien de l'existence, et de lui on n'espère pas plus. Pourtant, il va réussir à nous surprendre, en soustrayant à la banque la modique somme de 90 000 dollars. La moitié lui assurera sans rien faire un salaire mensuel identique à celui qu'il touche. L'autre moitié, il la destine à l'un de ses collègues Roman (Esteban Bigliardi) sur qui il a jeté son dévolu. Lequel est aussi transparent que lui, presque son semblable, comme en témoigne son prénom, anagramme limpide de Moran.

Cet alter ego ignore tout du larcin, l'apprend en même temps que sa mission : planquer la part de Moran durant toute la durée de son incarcération. Car ce dernier a planifié son arrestation, et va se dénoncer. Pour un tel crime, s'est-il renseigné, la peine encourue est de six ans, de trois ans et demi s'il se comporte de manière exemplaire à la prison. Pas la mer à boire, pour être tranquille jusqu'à la fin de ses jours. Malgré les réticences manifestées par le receleur que le courage, il faut bien le dire, n'étouffe pas, le marché finit par se conclure. L'affaire se déroule comme prévu. Du moins dans un premier temps.

Car une enquête est diligentée qui rend nerveux le gardien du magot, lequel, lors d'une escapade à la campagne, tombera amoureux, ce qui lui vaudra d'être quitté par sa femme. Tandis que, en prison, son collègue aura à en découdre avec des caïds très énervés...

Sans rien divulguer de la suite, nous dirons que bien des rebondissements viendront dévier la trajectoire – pourtant fort bien orchestrée – de l'histoire. Que le burlesque s'introduira dans les interstices d'un récit parfaitement huilé. Que le caractère des personnages, par chacune des actions qu'ils entreprennent, se dessinera progressivement. Que le temps suspendra son vol au cours de longs épisodes champêtres post-baba pas piqués des hannetons, le film prenant ici le contre-pied des accélérations auxquelles la plupart des cinéastes se plaisent ordinairement à soumettre le genre, pour mieux tenir en haleine le spectateur.

Rodrigo Moreno fait l'inverse qui, avec un calme olympien, mène son film à la croisée du polar et de la farce, tenant les deux avec maestria et sans oublier, dans la foulée, d'égratigner le monde du travail et l'aliénation qu'il produit sur l'homme. Lequel préfère, ici, se faire incarcérer pendant plus de trois ans dans une prison, plutôt que de rester vingt-cinq années supplémentaires derrière les barreaux de sa banque.

Pour finir, le cinéaste livre un grand film qui traduit son désir de ne rien laisser échapper de nos pauvres existences. *Véronique Cauhapé, Le Monde*

---

***L'équipe de l'Embobiné tient une nouvelle fois à vous remercier pour votre fidélité. Nous vous donnons rendez-vous en septembre 2024 pour célébrer les 40 ans de l'association, avec une saison pleine de surprises, d'événements et des invités exceptionnels.***

***En attendant la nouvelle saison, nous vous invitons à l'assemblée générale de l'association qui aura lieu le mercredi 19 juin 2024 à 18h30 à La Cave à Musique 11, rue Boullay 71000 Mâcon***